

Entre la contemplation et l'action *La femme de Rose Hill* d'Alain Tanner

André Roy

Number 50-51, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (1990). Review of [Entre la contemplation et l'action / *La femme de Rose Hill* d'Alain Tanner]. *24 images*, (50-51), 93–93.

LA FEMME DE ROSE HILL

D'ALAIN TANNER

ENTRE LA CONTEMPLATION ET L'ACTION

par André Roy

Alain Tanner traite, on le sait, de la marginalité, du corps étranger, de l'exilé (le plus souvent de l'intérieur) qui évolue entre deux frontières, qui se joue des codes et des règles. Le personnage tannérien, malgré la tristesse et le désespoir qui lui collent à la peau comme l'écorce à l'arbre, est généralement porteur d'un espoir, d'un désir, car un film de Tanner garde toujours un brin d'utopie, de folie personnelle, de transgression politique dans un territoire, la Suisse, qui ne semble exister que pour le consensus et le normatif — tout juste si ce petit pays foutu et épuisé (dixit Tanner dans ses interviews à Montréal) tolère la fiction ou peut même permettre la fiction. C'est cette problématique de l'imaginaire que le cinéaste rencontre à chaque film, cherchant dans un espace qui semble rebelle à toute fiction une faille pour y inscrire un scénario, un discours, une mythologie. D'où parfois, comme à un certain moment du scénario de *La femme de Rose Hill*, la tentation de «fictionner» beaucoup pour que l'imaginaire prenne (comme la mayonnaise) dans un territoire qui lui est hostile.

Comment créer des personnages, mettre en scène des situations, se faire rencontrer l'imaginaire et le réel dans un pays qui n'a jamais existé et qui existe encore moins qu'avant (dixit, encore, le cinéaste dans ses interviews)? *La femme de Rose Hill*, comme les films antérieurs de Tanner, est une tentative — moins réussie cette fois-ci — de réponse à cette question.

Tanner crée ici un personnage en porte-à-faux qui, en principe, viendra déchirer le tissu social en un point sensible, ouvrir les vannes d'un discours, prendre la forme d'un symptôme. C'est Julie, une Noire, qui se retrouve en Suisse pour épouser, sur catalogue, un fermier, Marcel. Corps en trop, muette, refermée sur elle-même, la mariée ne réussit pourtant pas comme personnage emblématique à accaparer son espace, à capter les effets du réel. Rien ne l'atteint, et son indifférence est accentuée par la distance volontaire que s'impose l'auteur. À la différence des personnages tannériens habituels, entraînés le

plus souvent dans leur logorrhée, Julie ne parle pas et, à cause de cela, n'incarne plus une idée, même pas une idée d'utopie. Son silence pèse alors très lourd sur le récit, et Tanner, par de beaux travellings et d'admirables plans fixes qui veulent la posséder, essaie de lui donner de l'épaisseur, mais il la rate, comme vampirisé par elle, et Julie demeure un boulet qui empêche la fiction de décoller.

Je ne sais pas si Tanner s'est rendu compte que sa beauté noire empêchait la représentation, mais, dès le premier tiers du film, il donne à son histoire de mariage un virage aigu, multipliant les actions, qui deviendront presque mélodramatiques à la fin, et s'accrochant à d'autres protagonistes: Jean (l'amant de Julie), son père et, surtout, sa tante Jeanne, le plus beau personnage de *La femme de Rose Hill*. Cette Jeanne, merveilleuse dame indigne, vient marquer en creux le manque diégétique, l'absence de coagulation fictionnelle. Prenant la parole avec une force tranquille et bien tannérienne, elle devient l'accroc, le lapsus, le symptôme: le code et la morale de l'œuvre. Elle empêche définitivement le récit de s'enliser. Grâce à elle, le cinéaste nous captive, il devient ce cartographe attachant des sentiments et des sensations, le critique tendre et cruel des faits et gestes des habitants de son foutu pays. C'est elle, nous semble-t-il, qui sauve la mise de *La femme de Rose Hill*, et nous permet de retrouver le Tanner qu'on aime, un Tanner qui, malheureusement ici, n'a pas su s'orienter, ni dans la contemplation du début ni dans l'action finale. ■

LA FEMME DE ROSE HILL

Suisse-France 1989. Ré. et scé.: Alain Tanner. Ph.: Hugues Ryffel. Mont.: Laurent Uhler. Int.: Marie Gaydu, Jean-Philippe Ecoffey, Roger Jendly, Denise Péron, Louba Guertchikoff. 95 minutes. Couleur. Distr.: MAX FILM.



Marcel (Roger Jendly) et Julie (Marie Gaydu)